

ANGÉLIQUE BARBÉRAT

Bertrand  
et Lola

Roman

Michel  
**LAFON**





Bertrand  
et  
Lola

Du même auteur

*L'instant précis où les destins s'entremêlent*, Michel Lafon/Éditions de l'épée, 2014

Angélique Barbérat

Bertrand  
et  
Lola



*Tous droits de traduction, d'adaptation  
et de reproduction réservés pour tous pays.*

© Éditions Michel Lafon / Éditions de l'épée, 2015  
118, avenue Achille-Peretti – CS 70024  
92521 Neuilly-sur-Seine cedex  
[www.michel-lafon.com](http://www.michel-lafon.com)

*À Bertrand. Pour Lola.  
Toujours pour vous et pour toi, Isabel.*



*Le désir, quand il n'est pas suivi d'action,  
engendre la pestilence.*

William BLAKE



— *Que se passe-t-il en automne ? demanda la maîtresse.*  
— *En automne ? Eh bien... les feuilles deviennent jaunes, orange et rouges, répondit un petit garçon assis près de la fenêtre.*



*Paris, 5 juin 2009. 9 h 15.*

Lola claqua la porte d'entrée. Elle tremblait. Elle se demandait comment elle pouvait ressentir un tel bouleversement et pourquoi tout devenait subitement limpide. *Comment une chose pareille est-elle possible quand on se marie dans sept jours ?*

Des larmes montèrent. Non, ce n'était pas possible ou ne devrait jamais l'être. Seulement la vie ose l'impensable. Mais ça, la jeune femme n'était pas en état de le concevoir. À cet instant, elle était liquéfiée, troublée, renversée par quelque chose de plus terrible qu'un déluge de questions. *Pourquoi m'a-t-il ouvert ? Pourquoi a-t-il regardé le ciel ? Pourquoi vais-je dire oui à Franck ?*

*Pour quelle vie ?*

La sonnette retentit. Lola jeta un coup d'œil par le judas, mais elle aurait très bien pu ne pas le faire. Elle aurait pu ne pas ouvrir, mais elle tourna la clé.



# 1

*Paris, neuf heures et quinze minutes plus tôt.*

Il faisait encore chaud quand Bertrand Roy obliqua rue Hector à l'instant où le calendrier basculait du 4 au 5 juin. Il marchait et regardait les étoiles avec une idée précise des couleurs que le ciel aurait au petit matin. Il songeait que les nuages ne surgiraient pas avant le milieu d'après-midi. Il s'arrêta devant le 43, jeta un dernier coup d'œil avant de composer le code, poussa la porte, prit le courrier qui débordait et s'endormit profondément dans un lit qui n'était pas le sien. Pour se réveiller à 4 h 30.

Comme tous les jours, dans un pays ou un autre, accompagné ou non, enfant ou à presque trente ans, son horloge interne sonnait ponctuelle. Pourtant, le jeune homme n'en souffrait pas. S'il ne dormait plus, il ne pensait pas vraiment. Il traversait les heures et les lieux, les yeux ouverts. Voyageur et libre. Il filmait et photographiait le monde. Il n'était concerné que par le présent – *il n'existe qu'une milliseconde, je la rends éternelle* – et appréciait cette fin de nuit comme un moment de vie unique. Calme. Juste être là, sans conséquence, à regarder la lumière naître au fond d'un lit, à sentir le temps filer dans un silence total, doux, presque féminin. Qui fut interrompu par l'eau s'écoulant dans les tuyaux de l'appartement du dessus.

Bertrand se tourna vers le réveil en fourrure rose et, en un éclair, ses idées se remirent en phase avec la réalité, au rythme des pas des voisins du quatrième qu'il n'avait jamais vus. Mais il savait que l'ingénieur allait épouser son hôtesse

de l'air et il savait quand. Il avait plus ou moins lu le faire-part que Daphné lui avait balancé à la figure, deux jours plus tôt, accompagné d'incendiaires reproches sur lui-même, d'éloges sur le futur époux Franck Milan, de sermons sur tout et de vérités dont il n'avait que faire.

Sa réalité avait des frontières différentes de celles dans lesquelles Daphné voulait l'enfermer. C'était lâche de profiter de son absence pour récupérer ce qu'il avait laissé chez elle, mais il était temps de mettre un terme à cette relation qui n'en était pas une. D'ailleurs, combien de fois Bertrand était-il venu dans ces murs ? Plus de dix fois ? *Largement moins*. Il voyageait quatre-vingts pour cent de l'année. Il avait une vision très libre de sa vie et aucune intention de s'installer durablement ici, par inadvertance, par la force des choses ou parce qu'elle lui laissait ses clés !

Le lit était confortable, le moment agréable, même si la température montait et si les voisins étaient peu discrets. Du reste, ils descendirent l'escalier sans délicatesse et Bertrand suivit des yeux le rayon de soleil se faufilant comme une flèche jusqu'au miroir qui le renvoya chargé de particules dansantes. Le jeune homme se leva, ouvrit la fenêtre et aperçut sortant de l'immeuble, un homme grand, brun, un sac à l'épaule et donnant la main à une femme qu'il ne vit pas. Il le regarda deux ou trois secondes, tira les rideaux puis se recoucha.

## 2

L'épicier de la rue Hector aimait beaucoup le matin. Il sortait ses fruits et ses légumes en saluant les habitants. Tous n'étaient pas des clients fidèles, il savait que les hommes ne le sont pas. Mais en regardant Lola et Franck s'embrasser amoureusement sur le trottoir d'en face, il aurait parié la recette de sa journée sur eux. Il aurait pu écrire ce qu'ils se disaient. Le jeune homme brun promettait d'être prudent au volant et de fêter son enterrement de vie de garçon sans débordement outrancier. Elle murmurerait à son oreille qu'il lui manquerait, il répondrait que ces quatre jours seraient aussi rapidement oubliés que s'ils n'avaient jamais existé. Il pesta contre la fournaise et sa clim en panne. « Prends garde au grand méchant loup ! » Elle agita la main. Il klaxonna deux fois et Bertrand, au fond de ce lit qui n'était pas le sien, se dit que le futur-marié-parfait ne savait pas que klaxonner en ville était non seulement interdit, mais de mauvais goût. Comme par vengeance, les mots bien sentis de Daphné dessinant son portrait d'homme léger, infidèle et inconséquent retombèrent en une pluie comparative – *juste* – au milieu des particules de poussière qui flottaient maintenant dans un long voile de lumière. Le photographe mit son bras droit sur ses yeux et Lola fit un signe amical à Momo, l'épicier, qui déposait une nouvelle cagette d'abricots.

La jeune femme remonta les quatre étages sans un bruit. Elle ralluma les ventilateurs. Ils ne brassèrent que de l'air chaud puisque le thermomètre aimanté sur le frigo affichait déjà un éclatant trente degrés. Elle esquissa quelques pas de

danse lents pour ouvrir toutes les fenêtres, comme ça, en survolant les treize longues années qui s'étaient enfuies depuis son dernier cours de classique. Son corps n'avait pas effacé un seul mouvement. La sensation était étrange. Elle figea Lola au milieu de sa chambre, réveillant les heures d'entraînement. Et mille autres souvenirs. Qui s'évanouirent à la seconde où la porte de la cuisine claqua.

Mais la future mariée ne bougea pas, elle revenait doucement dans le présent. Dans ces murs que Franck et elle quitteraient définitivement la semaine suivante. Elle songea à sa robe. Elle s'agenouilla devant le lit et glissa la main droite sous le matelas. Elle tâtonna en vain, se précipita de l'autre côté, recommença puis le renversa. Il emporta la table de nuit, les livres, les magazines, la lampe et Bertrand, quelques mètres en dessous, souleva le bras. Pas de cri. Pas de bagarre. De nouveau le silence. Enveloppant, chaud, ensoleillé.

Il fixa les ombres sur les moulures du plafond et Lola ce qui l'avait rendue folle. Là, au beau milieu, pile poil à l'intersection des médianes, brillait une clé. Elle y vit un signe. Quel signe ? Oh ! Elle ne se posa pas la question. Elle l'attrapa et l'introduisit dans la serrure de l'armoire où sa robe de mariée dormait dans une housse dorée comme un pain sortant du four.

Le crochet, tourné selon l'angle où elle l'avait placé, prouvait que Franck avait résisté à la tentation. Il se moquait des superstitions, mais *pas de la mienne*. Il l'avait titillée en l'embrassant : « Comme s'il suffisait de ne pas voir la robe avant le jour J ou de ne pas se marier un 13 pour être heureuse ! » Elle avait lancé sans honte : « Je trouve bien plus de charme au 12. » Il avait ri. « Alors cache bien cette clé ! » Et maintenant, en descendant la fermeture Éclair, Lola n'avait pas de meilleure explication mais fut piquée par une pointe acérée de crainte irrationnelle.

*Est-ce que ça porte malheur de l'essayer, rien que pour soi ?* La jeune femme de vingt-huit ans se tourna vers son réveil. Elle n'y vit pas l'heure, mais cette toute petite seconde de solitude où plus rien n'existe. Le passé, le présent, le futur, les frayeurs et

les angoisses dansaient, entraînés par la brise qui courait en balayant sa raison.

Oui, c'était insensé de croire cela, pourtant c'était délicat à transgesser. Le malheur risquait d'être tenté, de s'infiltre par cette faille.

Dans toute la chambre résonna la voix de sa petite sœur Elsa qui chantait à tue-tête quand l'envie lui prenait, mais qui ne se marierait jamais. Qui ne le savait pas, car on ne dit rien aux anges. Il ne faut pas les effrayer. Ils ne comprendraient pas qu'ils sont différents et qu'ils n'ont pas de véritable place dans ce monde.

\*  
\* \*

Elsa ne savait pas non plus qu'elle avait assombri l'avenir de sa famille. Elle était là et n'y était pour rien. Elle souriait et fre donnait et virevoltait n'importe où, n'importe quand. Même dans la pâtisserie où plusieurs fois par semaine la jeune fille se concentrail sur la farine, les œufs, le sel, le sucre, le chocolat, la vanille et le beurre. Elsa ne réfléchissait pas à des concepts comme « hier » ou « demain » ou « normal » ou « unique ». Seul « tout de suite » existait. Seuls les gâteaux et tout ce que la télé comportait comme personnages enfantins la captivaient. Elle regardait défiler les images comme si c'était la première fois. Elle comptait sur ses doigts et ne se trompait pas. Elle nommait les objets, reconnaissait les gens, ne leur parlait jamais la première fois. Elle ne savait pas qu'elle avait appris à marcher et parler à un âge où on ne l'attendait plus.

Combien de fois Géraldine et Jean Baratier avaient-ils entendu de la bouche de grands spécialistes que cette petite fille souriante n'aurait jamais le cerveau d'un enfant de son âge ? Autant de fois que de consultations. Jusqu'à ce qu'un homme en blouse blanche ouverte sur une chemise rose conclue :

– Il faut accepter qu'elle soit *comme ça*.

Elsa avait sautillé dans le couloir en réclamant une glace

à la fraise. Le professeur avait ajouté, le regard accroché à la petite, qu'elle était belle et heureuse. Que finalement, ça comptait plus que tout le reste et qu'elle avait raison d'aimer les glaces à la fraise « parce que ce sont les meilleures ».

– Ta chemise est à la fraise.

Il n'y avait plus eu de visite. Chaque jour, Géraldine s'était accrochée au quotidien. Un progrès après l'autre. Les mots recouvrirent des objets, des sens. Une phrase, deux. Quinze. Mille. Combler les heures pour les traverser. Emmener Lola à la danse... Elsa dans les bras, sur les genoux, par la main. *Par la main*. Oublier le reste... Tout le reste. Mais l'affronter nuit après nuit en se rongeant les ongles à sang pendant que Lola, enfant, imaginait au fond de son lit la course des avions.

Quand le temps le permettait et qu'Elsa ne hurlait pas, les deux sœurs se couchaient dans l'herbe au milieu du vaste jardin. Lola regardait les minuscules flèches blanches que sa sœur essayait de pincer. Mais où allaient-elles si haut dans le ciel ? Dans un monde où tout est suspendu ? Un monde où Jean Baratier aurait évité le vertige ? Le père de Lola ne levait pas les yeux de terre. Il en vendait, il négociait la pierre, les surfaces, les murs. Il ouvrait l'étroite porte en bois au fond de sa propriété entre les deux thuyas taillés à l'arrondi et descendait le chemin sinuant jusqu'à la Marne calme, silencieuse, large, émeraude où il plongeait sa canne à pêche. Il suivait un bouchon accroché à un fil. Jamais libre, ni prometteur d'une belle prise, ne dessinant des volutes et des remous que lorsqu'il levait le poignet pour une petite gorgée. Deux. Trois. Flasques puis bouteilles pour jouer les bêquilles. À force de vouloir marcher droit, de ne pas vouloir affronter la nuit, cet homme perdit le contrôle et la vie. Lola avait quatorze ans et Elsa, neuf.

– Papa ! Papa ! Papa !

La petite ne cessa jamais de mettre son couvert. Il n'avait ni retard ni accident. Parfois, Lola avait envié sa sœur. En particulier lorsqu'à la fin de la même année, elle avait raté son brevet et son passage au lycée. Sa mère ne l'avait pas accablée, elle s'était assise sur son lit.

– Ce n'est pas grave de redoubler. Ce qui est grave, c'est d'abandonner.

Elle n'en avait pas dit plus mais, dans la pénombre de cette chambre, l'adolescente avait clairement vu ce que sa mère dissimulait. C'était vague mais c'était là, comme un marécage poisseux. Son père s'y était enfoncé doucement, sans crier au secours. Géraldine avait relevé la tête :

– Je serai toujours là. Mais je compte aussi sur toi.

Lola avait redoublé puis décroché son bac *in extremis* sans la moindre idée des études qu'elle pourrait poursuivre. Sa meilleure amie Natacha s'inscrivit en fac de droit. Elle la suivit. Droit, c'est sérieux. Pourtant, elle ne se voyait pas avocate ou juriste. Elle s'imaginait travailler dans l'immobilier. Forcément, avant, on ne parlait que de l'agence qu'avaient reprise sa tante et son oncle pour ne pas s'attarder sur les autres choses. Trois ans de travail sérieux plus tard, licence obtenue sans redoublement ni rattrapage, Natacha se mit en tête de passer le concours d'Air France.

– Viens avec moi, à deux ce sera mieux !

Elles s'inscrivirent en riant et le réussirent ensemble. Jamais Lola qui, enfant, suivait la course des avions ne songea que c'était pour traverser le temps sans regarder derrière. Jamais elle n'aurait eu l'idée de se lancer seule dans quelque chose d'aussi fou. Mais le métier n'avait rien d'extravagant, il avait des règles précises et concrètes qui la rassurèrent.

Le monde était désormais à portée de main. Les expériences, partagées quand les deux jeunes femmes se croisaient dans l'appartement parisien que Jean Baratier avait acheté des années plus tôt. Il disait sans cesse qu'il prendrait de la valeur.

– Paris-Noisiel, vingt-sept minutes de RER. Quand tu y étudieras, tu reviendras le week-end et on ira à la pêche.

– Tu sais bien que je n'aime pas la pêche.

– Tu peux me faire plaisir, non ?

– Emmène Elsa !

– Ta sœur déteste les animaux. Encore plus les poissons.

– Papa !

– Tu n'es qu'une ingrate.

Son père avait le chic pour dire des choses comme ça qui laissaient des traces identiques au sillage d'un avion. Elles finissaient par disparaître, mais parfois, avec un vol, c'était de retour. Glacé et blanc. Muet et présent. Aussi perpétuel que le souvenir d'un geste.

# 3

Quand la sonnette retentit, Bertrand sauta dans son jean au moment où la jeune femme élancée, en T-shirt spaghetti rose pâle, short et tongs dix fois trop grandes, hésitait à rappuyer.

– Bonjour, dit-elle, surprise de voir cet homme ouvrir cette porte. Je suis Lola, j'habite juste au-dessus. Daphné est là ?

Bertrand la fixa sans répondre. Il songea « la mariée-en-devenir » et elle, « ma voisine n'est pas une menteuse ». Il appuya son épaule nue, contre le chambranle, sourit. Elle rougit légèrement. Il fit comme s'il n'avait rien vu.

- Non. Tu as besoin de quoi ?
- D'un tournevis.

Il sourit à nouveau et Lola montra la poignée en faïence qu'elle tenait dans sa main droite. Il se pencha pour la prendre, l'inspecta.

– La porte de la cuisine a claqué et j'ai malencontreusement fait tomber la tige de l'autre côté quand j'ai voulu la remettre en place.

Bertrand planta ses yeux dans ceux de Lola. Demanda, sérieux :

- Cruciforme ou plat ?
- Elle redit en réfléchissant :
- Cruciforme... Plat ?
- Je vais voir ce qu'elle a. Entre.

Lola fit quelques pas, il ramassa et enfila un T-shirt gris très clair puis disparut à l'intérieur d'un cagibi. Elle aperçut sur l'étagère laquée blanche du salon, parmi la ribambelle de

cadres, celui que sa voisine ne pouvait s'empêcher d'exhiber. Elle s'approcha et lut le mot écrit au marqueur rouge, souligné de quatre amples traits sur le portrait de l'homme qu'elle avait cru doué d'invisibilité. « SALAUD »

Il réapparut, elle se redressa. Il dit :  
— Viens.

## 4

Bertrand ne dit pas un mot mais regarda Lola par deux longues fois quand ils gravirent l'escalier en parquet acajou dans la pénombre. Il était à peine plus grand qu'elle, pieds nus, les cheveux comme sur la photo, trop longs et pas assez coiffés, les yeux très noirs. Elle pensa à son amie Natacha, avec qui elle avait beaucoup plaisanté sur la mythomanie de sa voisine. Il sourit comme s'il avait intercepté ses pensées.

- Ce n'est peut-être pas la peine que je me présente.
- Non.

Au dernier étage sous les toits, le soleil matinal semblait jaillir de l'appartement resté ouvert. Bertrand attendit que Lola entre. Ils slalomèrent entre les cartons amoncelés ici et là. Il s'agenouilla devant la porte dépourvue de sa poignée, il fit jouer un tournevis pour la débloquer puis ramassa les éléments éparpillés sur le carrelage de l'autre côté. Se releva.

- Tu as les vis ?

Lola les récupéra sur la table du salon et les lui donna. Il montra leur tête, sourit.

- Cruciforme.
- Je note, dit-elle avec le même sourire.
- Réparer une poignée, c'est simple. Regarde.

Lola se déplaça sur le côté et Bertrand mesura d'un bref coup d'œil où elle s'arrêta. Il était comme ça, il aimait voir jusqu'où les gens allaient. N'est-ce pas ce qu'un photographe doit faire ? Ne pas trahir les choses et voir où se posent les limites ? Il attendait et observait. Discrètement. Il expliqua le

mécanisme, *Lola a besoin d'un mètre cinquante, elle n'est pas timide mais prudente.*

Elle écoutait en suivant ses gestes. Ses mains. Elle remarqua la bague large, en argent, sur son annulaire gauche mais songea : *Sa voix est grave.* Plus grave qu'elle ne l'avait imaginé. Pourtant, elle n'y avait pas véritablement réfléchi quand elle avait eu entre les mains la photo, sans l'inscription. Elle n'avait vu que le séducteur séduisant qui rendait dingue sa voisine-journaliste-mode-à-ELLE. Dans les quelques conversations qu'elles avaient partagées depuis que celle-ci avait emménagé rue Hector, Bertrand avait toujours tenu la place du roi. « De cœur, évidemment, depuis bientôt huit ans. Je supporte son caractère, ses longues absences et consens à des sacrifices parce que je me régale rien qu'à l'idée de le retrouver ! Coûte que coûte ! Vaille que vaille ! Oh ! Je sais c'est très ringard, mais j'ai un goût particulier pour ce désuet-là. »

Bertrand se tourna vers Lola pour expliquer un détail technique. La jeune femme s'approcha.

- La goupille, elle va là, comme ça.
- OK.
- Après, tu bloques ici.

Elle hocha la tête, ne recula pas. *Un mètre.* Il mit en place une première vis.

- Ta poignée avait une faiblesse ?
- Franck devait la réparer.
- Il a oublié avec le mariage et tous ces cartons.

Bertrand lança un regard long, la jeune femme sourit. Il serra et dit que Daphné lui avait montré le faire-part « à sa façon ». *De quelle façon ?* songea Lola en regardant le mouvement de ses cheveux quand il se pencha.

- Vous déménagez avant ou après le voyage de noces ?
- On nous les enlève pendant notre absence.
- C'est un cadeau original.
- Utile.

Bertrand eut le même regard, elle, le même sourire. Il s'accroupit. « Hawaï, félicitations. » « Merci. » « Je ne connais pas. » « Ce sera également une découverte pour nous. »

Le tournevis passa de sa main droite à sa main gauche. « Je déménage aussi, d'une certaine manière. » Il donna un dernier tour des deux côtés. « Mais je n'ai pas mille cartons ! » Lola se demanda s'il allait récupérer son cadre. Il actionna la poignée pour vérifier son bon fonctionnement. Poussa la porte contre le mur, cala une chaise, fit trois pas, posa ses outils sur la table de la cuisine et s'assit.

- Voilà. C'est réparé.
- Merci.

Bertrand sourit en sondant la couleur de ses yeux – *noisette* – et elle entendit sa propre voix proposer un café.

- On crève de chaud, mais pourquoi pas.
- Hormis de l'eau avec des glaçons, je n'ai pas grand-chose d'autre.
- J'ai très envie d'un café avec celle-là, dit-il en pointant du doigt la cafetière italienne qui séchait sur le côté de l'évier.
- Fort ?
- Plutôt.

Lola remplit le réservoir d'une main et attrapa le paquet de l'autre. Elle avait des gestes rapides et précis mais *elle n'a pas pris le soleil depuis longtemps*. Il fallait avoir un œil comme le sien pour distinguer les très discrètes marques laissées par les bretelles de maillot sur ses épaules. Elle s'excusa de l'avoir réveillé si tôt.

– Je l'étais depuis longtemps.  
Elle se tourna vers lui. « Je dors peu. » *Jusqu'à quel point ses yeux s'éclairent-ils en plein soleil ?* Elle versa plusieurs doses. Bertrand s'approcha pour assembler les deux parties de « ta belle *macchinetta* ». Lola s'éloigna, mit une plaque en route. Il l'y posa. « Tu as un truc à manger ? »

- Des petits beurres.
- Rien de plus consistant ?
- Les spaghetti d'hier.

Bertrand sortit lui-même la casserole du frigo. Elle la lui prit des mains, fit réchauffer en remuant doucement. La cafetière commençait à murmurer. Bertrand dit que ça sentait bon et orienta le ventilateur sur elle. Sur ses cheveux. Elle

réarrangea son chignon. « Tu en veux ? » « Non. » Il ouvrit un placard, elle en désigna un deuxième du doigt, il s'empara d'une assiette puis tendit son bras par-dessus l'épaule de Lola pour attraper deux mugs sur l'étagère. Il ne l'effleura pas, elle sentit sa chaleur. Il vit le grain de beauté rond et blond au creux de sa nuque. Il n'eut pas envie de faire de photo mais de poser son doigt dessus. De sentir le degré de douceur de sa peau. Elle tendit des couverts. Il se servit et mangea debout. La cafetière s'emballa, Lola la déplaça et coupa la plaque. *Un mètre cinquante.*

– Mariage, maison, enfant. Fiançailles ?

– Non.

– Pas de bague ?

La jeune femme sourit et remplit les tasses :

– Tu prends du sucre ?

– Jamais, dit Bertrand entre deux bouchées avant d'ajouter : C'est très bon.

– N'exagère pas.

– Jamais, Lola.

Leurs regards se rencontrèrent. *Il connaît mille Lola. Est-ce que ses yeux seront verts en plein midi ?* Elle poussa une tasse vers lui.

– Depuis combien de temps vous êtes ensemble ?

– Quatre ans.

Il enroula les spaghetti avec adresse.

– Bravo. Vous avez passé victorieusement le cap des deux ans fusionnels. Attention au virage des sept ans et à celui des quinze. Après, c'est la tranquillité absolue.

– Tu as l'air très au courant.

Il termina sa bouchée. « Daphné m'a fait de longs débats illustrés d'innombrables articles à la con. » Lola sourit, le ventilateur faisait danser une mèche. Bertrand reprit des pâtes. « Je dors encore moins en avion. J'ai le temps d'étudier la presse féminine... » Il laissa filer des secondes qui les amu-

sèrent. « Je me fiche de toutes ces conneries autant que des débats de Daphné. »

Une deuxième mèche s'échappa, Lola les coinça derrière son oreille et Bertrand avala une fourchette pleine. Elle porta la tasse à ses lèvres mais la repoussa aussitôt. Il posa son assiette sur le comptoir, marcha jusqu'au congélateur d'où il sortit deux glaçons qu'il fit tomber dans chaque café. Ils claquèrent d'un coup sec. Il revint à sa place et dit en se resservant :

- Le temps ne fait rien au fait de connaître quelqu'un.
- Le temps aide.
- Pas toujours, Lola.

Il retint son regard. *Quel vert en plein midi ?* « Je sais depuis longtemps ce que Daphné pense et veut, comme j'ai une petite idée de ce qu'elle dit. » Lola sourit d'une façon qu'il trouva très élégante. Elle baissa les yeux sur les morceaux qui fondaient à vue d'œil. Il termina son assiette, elle but son café lentement. Releva la tête :

- Elle ne parle pas que de ton talent. Elle... t'adore.
- Elle se trompe. Je suis tout sauf un type qu'on adore.
- Tu n'as pas de sentiments ?
- Pas ceux dont elle rêve.

Lola resta dans ses yeux très noirs puis replongea dans sa tasse où seul un morceau subsistait. Bertrand dit qu'évidemment, il trouvait Daphné belle, intelligente, cultivée, dynamique, raffinée, serviable, efficace, drôle et très... La jeune femme sourit au café, il poursuivit :

- Et, vraiment très professionnelle.

Lola regarda le minuscule glaçon disparaître : « Tu n'éprouves rien d'autre ? »

- Je ne suis pas calibré pour *autre* chose

Elle reposa sa tasse. Bertrand attrapa la cafetière, fit un pas et Lola refusa d'un geste. *Cinquante centimètres.* Il se servit jusqu'à la dernière goutte.

– Je suis contre la prison et je ne serai jamais amoureux d'elle au point de perdre la tête.

Elle se tourna vers lui, marqua un temps : « Tu es très franc. » Il sourit, radieux : « Ma plus grande qualité. Parce

que le salaud que je suis profite de son déplacement à Londres pour récupérer ses affaires. »

– Ne me laisse pas sa clé, je ne la reverrai pas !

Bertrand termina son café puis plaça sa tasse entre Lola et lui. À mi-distance exacte. Elle regarda ses doigts posés à plat dessus, la bague *ancienne et ethnique*. « Je lui ai donné mon faire-part parce que je l'ai croisée dans le hall le jour où je les ai récupérés. » Elle leva ses yeux *verts comme un sous-bois*. « Nous ne sommes que voisines. C'était plus par politesse que par amitié. » Bertrand sourit encore, dit : « J'avais compris » en posant sa main sur le bras de la jeune femme.

Son geste ne le surprit pas – la peau de Lola le saisit. Elle n'était pas plus douce qu'il l'avait imaginé. Même moins à la vérité. Mais elle avait une texture de miel. Il pensa à son voyage aux Philippines. Aux risques que prennent certains hommes pour escalader des falaises vertigineuses et dérober d'énormes galettes de miel. À ces quelques centimètres de distance abolie en une seconde d'effleurement. La mise au point était nette et troublante. Il retira sa main et Lola la vit s'en-voler vers le placard au-dessus d'elle. Elle songea aux traces que dessinent les avions quand ils se croisent. À la chaleur qui rencontre le froid. Aux gouttes qui se matérialisent et au temps qu'il leur faut pour disparaître. Elle glissa un pas plus loin. Bertrand attrapa un verre d'eau qu'il remplit en disant : « Il a tout de même déclenché cet éclaircissement définitif. » Il serra le robinet, « Je devrais t'en remercier », et but d'un trait.

Lola le regarda – se vit le regarder – puis baissa les yeux pour atterrir stoïque et très comme-si-de rien-n'était dans la réalité. Elle avait toujours excellé en formations, stages commerciaux ou d'entraînement, aujourd'hui était un exercice pratique de turbulences imprévues à gérer. Alors, elle redressa la tête comme si de rien n'était et Bertrand se dit que cette fille était très forte.

Il tourna les talons, fit trois pas convaincus. Seulement voilà, le miel existe et les hommes ne peuvent s'empêcher d'imaginer des installations aussi improbables que dange-